

Rencontres avec Lénine

Louis Fischer ^[1]

Source: Louis Fischer, *Lénine, Christian Bourgeois, Paris, 1966, pp. 433-441. Notes MIA*

Le 31 octobre [1922], j'appris que Lénine devait prendre la parole devant le Comité exécutif central pan-russe ou VTSIK – le « parlement » soviétique – et ferait donc à cette occasion sa première apparition en public depuis le mois d'avril. Le poste de garde du Kremlin me laissa pénétrer à l'intérieur de l'ancien palais impérial, à la vue des papiers m'accréditant comme correspondant étranger (je travaillais alors pour l' « *Evening Post* » de New York).

Il était aisé de s'imaginer en d'autres temps, les cinquante-huit marches de marbre qui conduisaient de la salle des pas perdus à l'étage où se trouve la salle du trône. Alors, les dames de la cour, parées de diamants et de perles, enveloppées de capes d'hermine et vêtues de robes tout droit venues de Paris, les gravissaient avec une fastueuse lenteur au bras de généraux couverts de décorations, de grands-ducs en uniforme ou encore de quelque nouveau baron de l'industrie en habit de soirée.

En haut des escaliers, couvrant tout un pan de mur, une toile de Riépine ^[2] représente Alexandre III, l'avant-dernier des Tsars, – que [Sacha Oulianov](#) avait projeté d'anéantir à la bombe – en train de recevoir une délégation de paysans. Le cadre doré du tableau porte inscrit la réponse du Tsar aux humbles solliciteurs : « *Merci de vos compliments. Rentrez chez vous et dites à vos frères que quiconque leur parle de diviser la terre, en sorte que chaque paysan puisse en posséder une parcelle et s'y établir, s'efforce de les égarer. Rien de tel ne peut se produire.* » Ce furent des formules de ce genre qui donnèrent ce palais aux bolcheviques

Un long corridor, où veillent de hautes colonnes de marbre et des vases de cristal plus grands qu'un homme, mène à la salle du trône. Cette dernière est une immense pièce qu'éclairent dix lustres de cristal géants où scintillent des centaines de minuscules ampoules électriques. L'aigle bicéphale, les couronnes dorées et les autres emblèmes de la dynastie demeurent intacts sur les murs ; mais, à la place du trône impérial, se trouve maintenant une estrade sur laquelle est placée une longue table, couverte d'un tapis rouge. Les dirigeants soviétiques y sont assis ; Lénine et Staline manquent encore à l'appel.

[Nicolas Krylenko](#) donne lecture d'un long rapport sur la justice soviétique. Certains délégués portent la veste de cuir du commissaire, d'autres continuent de revêtir l'uniforme grossier qui fut le leur pendant toute la durée de la guerre civile ; leurs lourdes bottes posées sur le parquet d'un travail exquis, ils sont assis sur de petites chaises dorées, sorties de la salle de bal, et qui sont disposées, çà et là, en groupes irréguliers que séparent des vides. Je m'assieds quelque part et personne ne se soucie de moi. Tout se passe en dehors de règles formelles.

À présent, Lénine, seul, entre par l'une des portes latérales, de celles par lesquelles délégués et journalistes russes et étrangers ont pénétré dans la salle. Il s'assied sur l'une des chaises dorées sans

[1] Fischer, Louis (1896-1970), journaliste et essayiste américain. Correspondant du « *New York Evening Post* » à Moscou au début des années 20, puis du journal « *The Nation* » au début des années 30. A participé à la Guerre civile espagnole dans le camp républicain. Auteur d'ouvrages sur les questions internationales, il a également rédigé des biographies de Staline (1952) et Lénine (1964).

[2] Répine, Iliia Iéfimovitch (1844-1930), peintre réaliste russe, membre de l'école dite des « Ambulants ».

que, pendant un bref moment, nul ne prenne garde à son arrivée. Puis, les têtes commencent de se tourner et un murmure court « *Lénine* » ; alors les applaudissements fusent. Le président de séance fait signe à Lénine de venir s'asseoir sur l'estrade.

Le petit homme chauve se lève et va vers l'estrade d'un pas rapide, si rapide qu'il paraît courir sur la pointe des pieds. Nouveaux applaudissements, mais pas d'ovations, pas de « *Vive Lénine !* » Lui, il n'applaudit pas ceux qui l'applaudissent. Ce rite date de l'époque dite du culte de la personnalité, où la moindre mention du nom de Staline entraînait une salle entière à se lever, à battre des mains et hurler une joie de commande ; personne n'osait mettre un terme à ces épanchements de crainte d'être soupçonné d'hostilité envers le « Chef » Ces démonstrations, répétées à plusieurs reprises lors de chaque réunion, duraient de dix à quinze minutes avant que le président n'ose en demander l'arrêt. Staline présent, il commençait d'applaudir et quand il cessait tous les assistants cessaient également.

Pendant un moment, Lénine écouta le rapport de Krylenko ; puis, ce dernier lui céda la place. Lénine se leva, jeta un coup d'œil sur la montre qu'il tenait au creux de sa main, et annonça que les médecins lui avaient ordonné de ne pas parler plus de vingt minutes. Ce qui frappe, rétrospectivement, dans ce discours, c'est sa qualité, égale à celle des meilleures interventions de Lénine, à l'époque où il était à l'apogée de sa puissance intellectuelle. Et pourtant deux mois plus tard, le deuxième « signal » allait retentir ; désormais, la santé de Lénine ne cesserait plus de décliner.

Lénine commença par saluer l'entrée de l'Armée Rouge à Vladivostok ; les derniers gardes blancs étaient ainsi « rejetés à la mer ». Toutefois, la situation internationale avait contribué au succès de l'entreprise et la diplomatie soviétique y avait joué un rôle en incitant les Japonais à retirer de Sibérie leurs forces militaires ^[3].

Sur le front intérieur également, « *nous avons enregistré des succès très importants* ». Entre autres, le Code du Travail et l'instauration de la journée de huit heures, au moment où, dans les pays capitalistes, le chômage sévissait tandis que les ouvriers étaient exposés à de perpétuelles brimades. « *Si nous nous comparons à ces États, nous sommes moins cultivés, nos forces productives sont moins développées, nos aptitudes au travail sont plus basses.* » Cependant, en reconnaissant ouvertement les fautes commises et en les surmontant, « *nous réussirons à rattraper les autres pays avec une rapidité qu'ils ne sauraient même soupçonner* ».

Lénine félicita ensuite le VTSIK d'avoir adopté un Code pénal et un Code agraire, réglementant la propriété foncière. Bien entendu, cet ensemble législatif demeurerait sujet à de nécessaires corrections ; elles seraient effectuées, le cas échéant avec une célérité inconnue en tout autre pays.

Mais la bataille contre la bureaucratie était loin de se dérouler au même rythme. En août 1918, rapportait Lénine, un recensement de l'appareil d'État avait permis de chiffrer à 231.000 le nombre des employés des administrations centrales et ceux des administrations locales (Soviets) à Moscou seulement. En dépit de certaines mesures de compression, un recensement identique, entrepris en octobre 1922, révélait la présence de 241.000 employés dans les administrations moscovites. L'appareil d'État est donc « *deux fois plus gros que ce qu'il devrait être* » et « *fonctionne très souvent contre nous et non pour nous. Il ne faut pas craindre de dire cette vérité, même à la tribune de l'organisme législatif suprême de notre république* ». Certes, Lénine escomptait bien que la situation s'améliorerait ; toutefois, « *des années et des années* » y seraient nécessaires.

Pendant tout le mois d'octobre, Lénine avait présidé de multiples réunions du Politburo, du Comité central, du Conseil des commissaires du Peuple et du Conseil du Travail et de la Défense (STO) ^[4].

[3] Des troupes japonaises avaient débarqué à Vladivostok dès avril 1918 et occupèrent une partie de la Sibérie jusqu'en 1922.

[4] Le Conseil de Défense Ouvrière et Paysanne a été constitué par décision du Comité exécutif central des soviets le 30 novembre 1918 et Lénine en fut désigné président. Il s'agissait d'un organe extraordinaire de l'État soviétique né de la situation de crise consécutive à la Guerre civile, à l'intervention étrangère, à la désorganisation de l'économie et à la famine. Ce Conseil avait les pleins pouvoirs afin de mobiliser et concentrer toutes les forces nécessaires pour répondre à ces défis. Les

Comme toujours, Lénine se montrait un auditeur très attentif ; cependant, il ne cessait d'adresser aux participants des notes relatives à des sujets ne figurant pas à l'ordre du jour. Selon les médecins, cet intérêt simultané pour des questions sans rapport entre elles lui causait une fatigue excessive et, par conséquent, on était convenu que les réponses à ces questions seraient confiées aux secrétaires qui les remettraient à Lénine, après la clôture de la séance. Mais Lénine s'aperçut un jour qu'il n'avait pas reçu de réponse à ses questions. « *Il me semble que vous intriguez contre moi* », nota-t-il alors à l'adresse de [Lydia Fotiéva](#), sa secrétaire particulière. « *Où sont les réponses à mes notes ?* »

Ses vieilles habitudes d'examiner plusieurs problèmes à la fois et d'en presser la résolution revenaient d'elles-mêmes à la surface depuis son retour de convalescence, le 2 octobre. Lénine ne se souciait nullement de son état de santé. Chacune de ses notes renvoyait à une question différente ; l'établissement du Code civil et l'état des réserves d'or ou de devises, la création d'une usine de pâte à papier et la signature du Livre d'or de l'usine Dynamo, l'achat de pelleuses pour tourbières et la tenue des comptes de la nation, l'aide au peuple arménien et la préparation d'un atlas mondial, les subventions aux théâtres et la stabilisation du rouble, autant de notes ou de lettres qui, en ce mois d'octobre 1922, visaient, en grand comme en détail, à consolider la bonne gestion de l'État qu'il avait fondé. Son successeur devait, on le sait recourir à des méthodes bien dissemblables...

Le IVe Congrès de la troisième Internationale se tint à Petrograd et à Moscou du 5 novembre au 5 décembre 1922. Lénine reçut à cette occasion de nombreux congressistes, soit en groupes, soit individuellement.

Pendant la deuxième semaine de novembre, il prépara avec sa minutie coutumière le plan du discours qu'il devait adresser, le 13, au Congrès. J'assistais à cette séance en compagnie d'autres journalistes bourgeois. Le parti communiste soviétique était tout à la fois la tête et le banquier de l'Internationale ; mais, au point de vue formel, il se donnait comme soumis à la discipline du Komintern. Le P.C. russe, comme tous les autres partis, était donc tenu de présenter au Congrès un rapport d'activité. C'est Lénine qui s'en chargea. Il s'exprima en allemand. [Radek](#) était assis à ses pieds, les jambes pendantes au bord de l'estrade où siégeait le présidium du Congrès.

Lorsque Lénine ne parvenait pas, dans l'instant, à retrouver le mot allemand dont il avait besoin, il en soufflait un équivalent russe à Radek ; ce dernier levait alors son visage malicieux et proposait sa traduction. A un moment donné, toutefois, Lénine se trouvant peu satisfait d'une suggestion de Radek lança le mot russe à l'auditoire qui après plusieurs tentatives infructueuses, finit par trouver l'expression que recherchait l'orateur.

Lénine parlait avec la rapidité d'une mitrailleuse et d'une voix assez aiguë. Le thème qui lui était assigné, « *Cinq ans de révolution russe et les perspectives de la révolution mondiale* »^[5], était, disait-il, beaucoup trop vaste pour un seul orateur et un seul discours. Il se limiterait donc à une petite partie de ce sujet : « *la nouvelle politique économique* »^[6]. Cette question était au demeurant importante pour tous et en particulier pour lui-même « *puisque j'y travaille en ce moment* ».

décisions du Conseil avaient force de loi pour tous les organismes et institutions soviétiques centrales et locales. Le Comité militaire révolutionnaire de la République et toutes les institutions militaires étaient soumises à son contrôle. En avril 1920, le Conseil a été réorganisé et rebaptisé Conseil du Travail et de la Défense. En décembre 1920, par décision du VIIIe Congrès des soviets, le Conseil a été réorganisé comme une commission du Conseil des Commissaires du peuple destinée à coordonner le travail de tous les départements concernés par l'organisation de l'économie.

[5] Voir : « [Cinq ans de révolution russe et les perspectives de la révolution mondiale. Rapport présenté au IVe congrès de l'Internationale Communiste, le 13 novembre 1922](#) »

[6] La Nouvelle politique économique (NEP, *Novaïa èkonomitcheskaja politika*) fut adoptée par le Xe Congrès du Parti communiste en mars 1921 afin de remplacer les mesures économiques du « communisme de guerre ». Elle fut conçue par Lénine comme une « *retraite forcée* », les relations marchandes devenant la forme principale des rapports entre l'industrie nationalisée et l'économie paysanne. La suppression du système de réquisitions et le passage à l'impôt en nature ont permis aux paysans de vendre leurs surplus sur le marché et d'y acquérir les articles manufacturés dont ils avaient besoin. La NEP offrait également des concessions aux capitaux étrangers afin de relancer la production agricole et industrielle dévastées par la guerre. La NEP fut d'application jusqu'au Premier plan quinquennal de 1928 et ne prit officiellement fin qu'en 1930 avec la collectivisation forcée des terres.

Lénine rappelait une fois de plus ce qu'il avait dit, dès 1918, de la nécessité d'instaurer en Russie « *le capitalisme d'État pour, ensuite, passer au socialisme* » et aussi sur celle, qui se présentait maintenant, de se ménager et de prendre éventuellement une voie de retraite. Tel est, disait-il, le problème de l'heure, non seulement pour le parti russe, mais également pour tous les autres partis communistes. Car la Russie des Soviets vient de traverser « *une crise politique intérieure, crise qui a provoqué le mécontentement d'une partie notable des paysans, et aussi des ouvriers* ». La NEP durait depuis un an et demi déjà, dès lors des comparaisons étaient possibles et cet examen, assurait Lénine, menait à des conclusions positives. Ainsi, le rouble, après des années d'inflation fantastique, s'acheminait à présent vers sa stabilisation.

Mais le problème essentiel, proclamait-il, « *c'est la paysannerie* ». Or, si les paysans pouvaient avoir encore bien des motifs de se plaindre, en raison des difficultés économiques et des carences administratives, « *il est certain qu'un mécontentement sérieux de la paysannerie à notre égard est absolument exclu. Ce résultat a été acquis en l'espace d'un an* ». L'industrie légère, la production d'objets de consommation domestique, marquait un essor général. L'industrie lourde se trouvait, elle, dans une situation nettement moins satisfaisante ; toutefois, les activités commerciales de l'État lui permettaient d'amasser un fond d'épargne, encore modeste certes, mais un premier pas tout de même. « *L'industrie lourde a besoin des subventions de l'État. Si nous ne les trouvons pas, c'en sera fait de nous comme État civilisé, je ne dis même pas comme État socialiste* ». Mais il n'y avait pas lieu de se plaindre : le coup d'envoi était donné au développement de l'industrie lourde.

Certes, les ombres ne manquaient pas à ce tableau. « *Il est certain que nous avons fait et que nous ferons encore un nombre énorme d'absurdités. Nul n'est mieux placé que moi pour le voir et en juger. Pourquoi donc faisons-nous des absurdités ?... premièrement, notre pays est un pays arriéré ; deuxièmement, l'instruction y est au niveau le plus bas ; troisièmement, nous ne recevons aucune aide... L'appareil d'État fonctionne bien souvent contre nous... En fait, il arrive très souvent qu'ici, au sommet, où nous avons le pouvoir d'État, l'appareil fonctionne quelque peu* » ; mais à la base une masse de fonctionnaires, hérités du régime défunt, contrecarrent l'application des directives venues d'en haut. « *Des écoles soviétiques, des facultés ouvrières ont été fondées... Si nous ne travaillons pas trop à la hâte, nous aurons dans quelques années une masse de jeunes gens capables de refondre radicalement notre appareil.* »

Lénine n'ignorait point – et le disait – que ses adversaires pourraient s'enchanter de ce que « *Lénine lui-même reconnaît que les bolcheviques ont fait une énorme quantité de choses absurdes* ». Mais ces sottises, disait-il, ne représentent que des erreurs d'apprentis, elles ne sont « *rien en comparaison de celles que commettent ensemble les États capitalistes et la IIe Internationale* » : l'appui des grandes puissances à [Koltchak](#), par exemple, ou plus encore le traité de Versailles ^[7].

Pour en terminer, Lénine proposait un conseil à son auditoire : « *J'estime que le plus important pour nous tous, les Russes comme les camarades étrangers, c'est de nous asseoir et nous mettre à l'étude après cinq ans de révolution russe* ». Les délégués étrangers « *doivent s'assimiler une bonne tranche d'expérience russe. Comment ils le feront, je n'en sais rien... Mais ils doivent étudier dans un sens particulier afin de comprendre réellement l'organisation, la structure, la méthode et le contenu de l'action révolutionnaire. S'ils le font, alors je suis persuadé que les perspectives de la révolution mondiale seront non seulement bonnes, mais excellentes* ».

Les délégués, toute l'assistance, firent à Lénine une ovation debout. Lui, il quitta vivement la tribune.

[...] Lorsque je le vis, je pus remarquer quelle impression de force, de perspicacité et de volonté de

[7] Traité de Versailles ; traité de paix signé le 28 juin 1919 entre l'Allemagne vaincue et les puissances de l'Entente. Le traité rendait l'Alsace-Lorraine à la France, privait l'Allemagne de ses colonies et de plusieurs territoires en Europe, limitait ses armements et les effectifs de son armée et lui imposait de lourdes réparations de guerre. Le but de ce traité était non seulement d'affaiblir un dangereux rival impérialiste mais aussi d'écraser la vague révolutionnaire en Allemagne. Les conditions draconiennes et humiliantes du traité favorisèrent grandement la montée du nazisme et l'arrivée d'Hitler au pouvoir en 1933.

puissance donnait son visage aux traits prématurément vieillis. Je notais aussi ses mains, celles d'un aristocrate. Ses yeux, aux regards pénétrants – des rayons X –, se faisaient volontiers moqueurs. Des éclairs de haine y luisaient parfois. Il m'apparut comme un moderne Pougatchev ^[8], un Pougatchev prolétarien, grand bâtisseur et réalisateur, puisant dans un arsenal de formules cinglantes et doté d'un prodigieux talent d'organisateur ; en bref, la tête d'un leader intellectuel sur le corps d'un moujik de la Volga.

[8] Pougatchev, Emélian Ivanovitch (1742-1775), chef d'un soulèvement de Cosaques et de paysans déclenché en 1773, pendant le règne de la tsarine Catherine II. Capturé et exécuté.